



Les Andes a velo

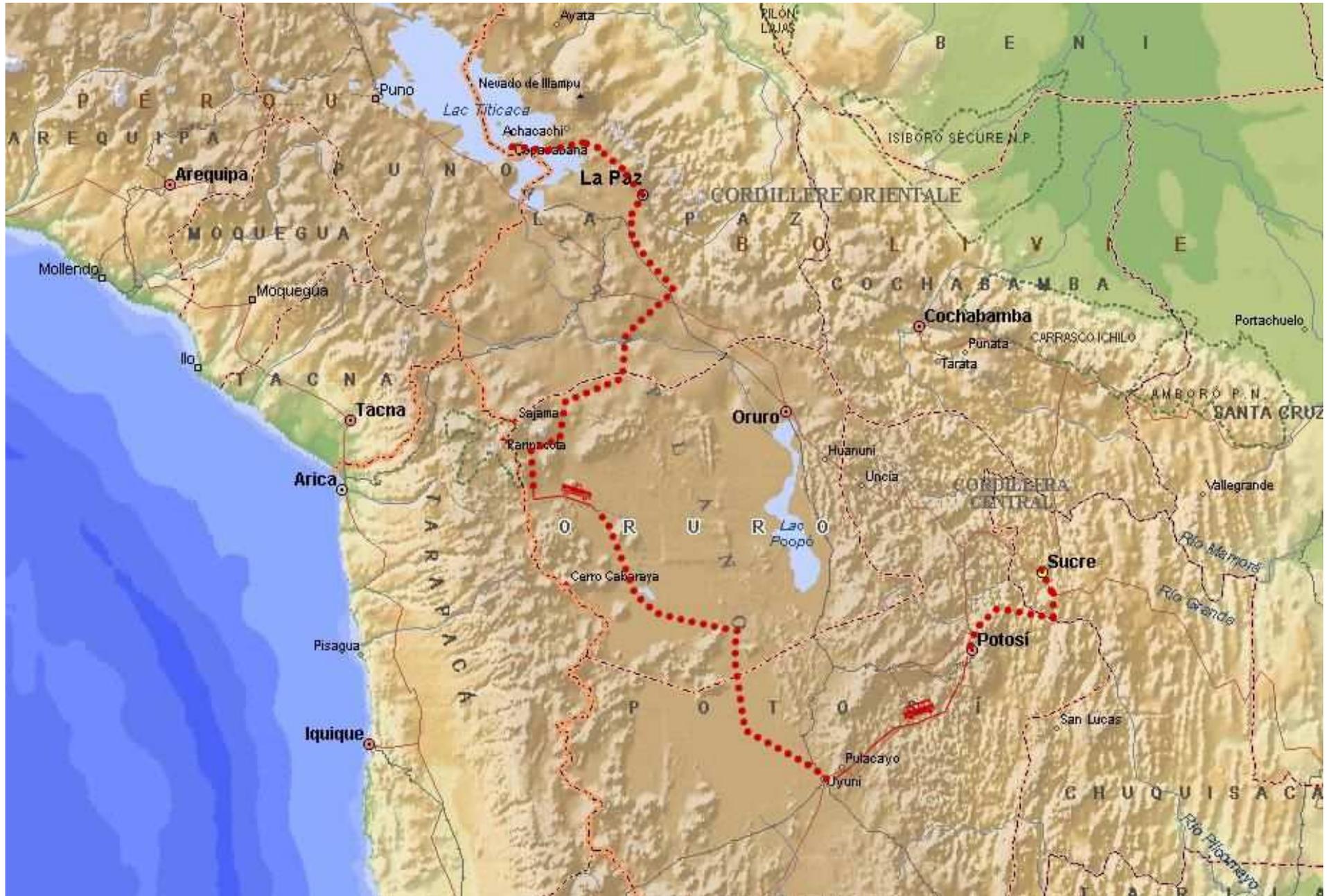
Perou / Bolivie - 3000 km

Par Simon Dubuis





Bolivie
2^{ème} partie



40^{ème} jour : VIVA BOLIVIA**Etape : COPACABANA – CHIRAPACA****Jour de vélo : 20^{ème} jour****Départ : 8h10****Arrivée : 16h10****Temps de vélo : 6h15****Distance : 98 kilomètres****Dénivelé positif : 940 mètres****Dénivelé négatif : 870 mètres**

Copacabana, ville portuaire autour d'une baie magnifique, elle offre un beau point de départ pour se rendre sur les îles del Sol et de la Luna. Ville également réputée pour ses fêtes.

Après une journée de repos à Copacabana pour visiter l'île du Soleil. D'où, depuis le sommet, à près de quatre mille mètres, j'ai pu apercevoir la superbe cordillère Royale. J'ai passé la dernière semaine de juillet au Pérou, période de festivités pour le jour de l'indépendance. Et me voilà maintenant en Bolivie, pour la première semaine d'août, pour la fête du jour de l'indépendance.

Je décale mon réveil et mon départ d'une heure pour rester en phase avec le soleil. Le Titicaca est dans une cuvette à mille mètres d'altitude, pour arriver à Puno, j'avais du passer un col à un peu plus quatre mille. Pour sortir de cette cuve de l'autre côté, je passe à nouveau un col. Voilà comment commence ma première journée en Bolivie, par un passage à quatre mille deux cent soixante-treize mètres. Arrivé en haut, je fais une halte pour mesurer le col au G.P.S., c'est là que je suis rattrapé par Gerardo. Un Mexicain d'une quarantaine d'années, qui fait également un périple en vélo au Pérou et en Bolivie. Il en est à son sixième voyage en vélo, dont un en Europe, et il connaît Lille ! Ca se voit qu'il a l'habitude de rouler, il a très peu de bagage. A côté de moi, son vélo est un poids plume. Je lui dis que j'ai croisé six ou sept motos et un car, mais qu'il est le premier voyageur en vélo. Alors que pour lui, je suis le cinquième. Mais où sont passés les autres ?

On fait un bout de chemin ensemble, dans les descentes, je suis un peu plus rapide avec mon quinze tonnes. Par contre dans les montées, il me laisse sur place, c'est une vraie fusée. Après le passage du détroit où l'on prend un bateau avec les vélos pour rejoindre la route de l'autre côté de la rive (ils connaissent pas les ponts en Bolivie), Gerardo me laisse. Il désire rejoindre La Paz ce soir. Je continue donc seul pour découvrir la Bolivie. Ce n'est qu'un premier aperçu, et je changerai sûrement d'avis plus tard. Mais je trouve les Boliviens moins accueillants, peu d'entre eux répondent à mes salutations. Peut être est ce dû à la pauvreté, elle se remarque de suite dès que je traverse un village. Au passage d'un village plus touristique, tout de suite beaucoup plus chic, je retrouve vers quatorze heure mon Mexicain sortant d'un resto, il m'a mis une heure ! Il stoppe la journée là, et compte prendre le bus pour La Paz pour ne pas arriver dans le noir et la circulation. Je lui réponds que ce n'est pas trop mon truc, le



bus, et que je rejoindrai la capitale demain. Je trouverai bien un hôtel sur les prochains kilomètres. Je remonte sur mon vélo, passant de village en village mais ayant beaucoup de mal à me situer, rares sont ceux qui disposent d'un panneau avec leur nom. Je cherche un hôtel en vain. Je me renseigne à plusieurs reprises, mais je n'arrive pas à me faire comprendre, et vis versa. Je finis par tomber sur un petit hôtel perdu au milieu de nul part. Tenu par trois petits vieux, qui donnent l'impression d'avoir cent ans.



41^{ème} jour : MEGALOPOLE BOLIVIENNE**Etape : CHIRAPACA – LA PAZ****Jour de vélo : 21^{ème} jour****Départ : 8h10****Arrivée : 13h10****Temps de vélo : 4h00****Distance : 59 kilomètres****Dénivelé positif : 340 mètres****Dénivelé négatif : 572 mètres**

Mon chemin vers La Paz continue, monotone et triste. Seul la cordillère Royale au loin, devant moi, avec l'Illimani se dégageant du reste du massif embellit le parcours. Les kilomètres passent sans distinction, jusqu'à ce que je croise deux vélos, deux sœurs Irlandaises qui relient l'Argentine et l'Equateur. Après une petite pause, nous continuons nos routes chacun de son côté.

J'arrive à El Alto, ville aéroport précédant La Paz. Je tombe en plein défilé, je slalome entre les militaires, les écoles, les musiciens, les majorettes et la foule. Ma vitesse est encore plus lente que pendant une montée. Une fois El Alto traversée, je prends l' "autopista" pour rentrer dans la mégalopole. Normalement, cette autoroute est interdite au vélo, vu le panneau indicateur, mais je passe le péage sans problème et les deux flics à moto ne me remarquent même pas. L' "autopista" démarre sur les hauteurs de La Paz et descend jusqu'à son centre en faisant un arc de cercle autour de la ville. La vue est vraiment très belle avec l'Illimani en arrière plan dominant toute la ville. Avec cette belle descente, j'arrive rapidement dans le centre, il me reste plus qu'à trouver mon hôtel.

La Paz, mégalopole perchée sur les hautes montagnes de la cordillère Royale, dominée par l'Illimani, sommet culminant à plus de six mille mètres, la ville s'étend sur un flanc de montagne de trois mille six cents mètres à quatre mille mètres d'altitude. A l'inverse de nombreuse villes, La Paz a ses quartiers pauvres sur les hauteurs et ses quartiers résidentiels en bas, là où l'air est plus respirable (dû à l'altitude). Entre les deux, ce trouve le centre ville, aux couleurs coloniales. La Paz est une ville très animée par ses innombrables marchés, à tout heure de la journée, ses vendeurs ambulants et une population débordante dans toute la ville. Effrayante lorsqu'on la découvre, mais suivi immédiatement d'un coup de foudre.



44^{ème} jour : ASCENSION DE L'HUAYNA POTOSI**Etape : CAMP DE BASE – CAMP D'ALTITUDE I****Jour d'ascension : 1^{er} jour****Départ : 12h00****Arrivée : 13h40****Temps de marche : 1h40****Dénivelé positif : 419 mètres****Dénivelé négatif : 20 mètres**

Après avoir quitté La Paz en quatre-quatre, Sébastien, un Français rencontré deux jours plus tôt et moi rejoignons le camp de base de l'Huayna Potosi à quatre mille sept cents mètres. Le point de départ pour faire l'ascension de ce sommet. Nous enfilons notre tenu d'alpiniste louée à l'agence qui nous emmènera au sommet, et nous faisons route vers le camp d'altitude I. Une petite mise en jambe d'un peu moins de deux heures avec un panorama déjà remarquable.



Une fois installés dans notre petite tente, nous y prenons notre repas. La journée se termine de bonne heure, même si c'est difficile, il faut se coucher très tôt. Le départ pour le sommet est fixé à deux heures du matin.

45^{ème} jour : AU DESSUS DES NUAGES**Etape : CAMP D'ALTITUDE I – CAMP DE BASE****Jour d'ascension : 2^{ème} jour****Départ : 2h00****Arrivée : 13h30****Temps de marche : 8h40****Dénivelé positif : 955 mètres****Dénivelé négatif : 1 320 mètres**

Réveil à une heure du matin, la nuit a été courte, une heure de sommeil peut être deux. Après s'être habillés dans la tente, ce qui n'est pas facile, et un maté de coca, nous nous encordons pour l'ascension. Il fait nuit totale, seule une ligne de petites lumières avance en file indienne. Ce sont les frontales des alpinistes qui tentent comme moi le six mille mètres. J'arrive à deviner le relief de la montagne qui nous entoure, là où il n'y a pas d'étoiles, c'est qu'il y a une montagne. J'aperçois La Paz tout éclairée, un grand cercle lumineux dans le noir. La montée est difficile, marcher de nuit, dans le froid, avec la fatigue et sans avoir mangé. En plus nous avançons d'un bon pas, nous doublons plusieurs cordées. Certaines redescendent déjà, fatigue, mal des montagnes, difficultés... ? Nous passons plusieurs crevasses, quelques passages plus techniques, des pentes raides... Je suis crevé, je souffle comme un boeuf avec l'altitude. Notre rythme de marche diminue, le pas est de plus en plus lourd. La dernière grimpe est une pente à quarante-cinq degrés sur un terrain délicat.

Et enfin après cinq heures de montée, le sommet à six mille quatre-vingt-huit mètres au lever du soleil. Je suis tellement fatigué et KO par l'altitude que je ne me rends même pas compte que je suis à plus de six mille mètres. Nous y restons seulement qu'un petit quart d'heure le temps de prendre quelques photos et un morceau de barre aux céréales. Le début de la descente est délicat dans cette pente raide aux passages verglacés. Je suis mort de fatigue, au point que, lors d'une courte pause, je m'endors. De retour au camp d'altitude pour dix heures, nous allons directement sous la tente pour une dormir jusqu'à midi. Puis après un petit encas, nous continuons la descente jusqu'au camp de base. C'est là, enfin, une fois mes esprits repris, que je prends conscience de ce que je viens de faire, j'ai gravi l'Huayna Potosi à six mille quatre-vingt-huit mètres d'altitude !



48^{ème} jour : TREKKING DANS LA CORDILLERE ROYALE**Etape : ANACOMA – RIO SARANI****Jour de marche : 1^{er} jour****Départ : 8h50****Arrivée : 15h25****Temps de marche : 5h20****Dénivelé positif : 1 000 mètres****Dénivelé négatif : 1 006 mètres**

Il est trois heures du matin et je suis sur la Plaza de Sorata avec mon sac à dos rempli pour dix jours de nourriture. Hier à mon arrivée à Sorata, je ne savais toujours pas si j'allais faire mon trek seul ou avec un muletier, car il n'y a aucun ravitaillement possible sur ce trek. Après mon passage au bureau des guides, je suis fixé. A La Paz, via une agence, il fallait compter pour effectuer la traversée de la cordillère Royale, cinquante dollars par jours. Là, j'ai trouvé un guide porteur pour dix dollars par jour. Mais à ce prix, il ne portera que sept jours de nourriture pour moi, le reste, tente, duvet, réchaud... et un peu de bouffe est à ma charge.

Trois heures et demie, nous partons en quatre-quatre public vers Anacoma, point de départ de la Trans Cordillera Real, la traversée intégrale de la cordillère Royale. Nous descendons de la voiture vers six heures, trop tôt pour commencer à marcher sans avoir dormi, nous bivouaquons deux heures. Claudio mon guide porteur sort sa tente, quant à moi, mon duvet à l'abri du vent suffira.

La journée commence par le passage d'un col à quatre mille quatre cent soixante-neuf mètres, qui offre une belle vue sur le pic Nord de l'Illampu. Puis une longue descente nous amène au village de mineurs de Cocoyo. Pendant la pause déjeuner, plusieurs explosions résonneront dans les montagnes avec des nuages de fumée en provenance des mines. Claudio, Bolivien de trente ans a commencé à être guide à l'âge de treize ans et a déjà parcouru trois fois la Trans Cordillera Real. Il marche en sandales et est fort chargé. Je n'aime pas trop ça, mais au final, il me porte six jours de bouffe (et je ne suis pas un gros mangeur, cela représente que quelques kilogrammes), le reste étant ses effets personnels. Nous bivouaquons au bord d'un cour d'eau près d'une ferme de lamas. Je prends un bain de soleil avant qu'il ne se cache derrière les montagnes. A dix-sept heures, il faut déjà se réfugier sous la tente, le froid vient vite.



49^{ème} jour : UN PEU PLUS LOIN**Etape : RIO SARANI – BIVOUAC****Jour de marche : 2^{ème} jour****Départ : 9h10****Arrivée : 15h40****Temps de marche : 5h30****Dénivelé positif : 1 299 mètres****Dénivelé négatif : 491 mètres**

Le réveil et le départ se font une heure plus tard qu'à mon habitude, car il faut attendre que le soleil passe par dessus les montagnes. La marche commence par la montée d'un col, tout en longeant des pâturages remplis de troupeaux de lamas. Une fois passé les quatre mille cinq cents mètres, pendant la descente, nous prenons notre pause déjeuner. Et déjà les habitudes se sont installées. Une heure de pause dont une demi-heure de pique-nique, et une demi-heure pour la sieste.



Nous descendons toujours dans une grande vallée vers le village de Chajolplaya, je me dis que l'on doit être bientôt arrivé, car le campement doit se situer juste après. Puis nous prenons de l'altitude, de plus en plus... Je trouve ça étrange, peut être un col non répertorié sur mon parcours. La montée est dure, je suis crevé, puis au bout de deux heures vingt, nous pausons enfin le bivouac. Là, Claudio m'avoue qu'en fait, le campement était bien en bas, nous avons pris de l'avance pour demain. Nous sommes plus qu'à une heure du prochain col. C'est très bien comme ça, mais il aurait pu me prévenir pour me préparer à finir la journée par une grosse grimpe.

Dés notre arrivée, je me penche sur mon réchaud qui est tombé en rade hier soir au moment de cuisiner. Mais aujourd'hui tout va bien, j'en profite pour faire une tournée de thé. Etant assez haut en altitude, je me réfugie rapidement sous ma tente pour me protéger du froid.

50^{ème} jour : CA PIQUE**Etape : BIVOUAC – RIO WARATA****Jour de marche : 3^{ème} jour****Départ : 9h00****Arrivée : 14h50****Temps de marche : 4h25****Dénivelé positif : 536 mètres****Dénivelé négatif : 910 mètres**

Le vent à soufflé toute la nuit, et à mon réveil à sept heures, il fait moins trois degrés dans ma tente. Mais le plus désagréable vient après, plier la tente dans le froid, c'est horrible. Nous arrivons rapidement en haut du col, mais je suis essoufflé, nous frôlons les cinq mille mètres. Ayant gagné deux heures trente de marche hier, et comme le reste du parcours va en descente, Claudio me propose de gagner le point de bivouac de demain soir. En deux jours nous ferons donc trois étapes.

Nous attaquons une longue descente, j'en attrape des cloques aux pieds. En plus pendant l'heure du midi, en marchant pieds nus pour me rendre près d'un cours d'eau, je m'enfonce plein d'épines dans les pieds. L'herbe est tellement sèche, qu'elle en devient toute piquante. Une fois au campement, je fais une petite sieste avant que le soleil ne soit masqué par les montagnes. Ce qui nous oblige à nous mettre sous la tente de très bonne heure.



51^{ème} jour : DEUX CENTS LAMAS**Etape : RIO WARATA – BIVOUAC****Jour de marche : 4^{ème} jour****Départ : 9h10****Arrivée : 15h00****Temps de marche : 4h15****Dénivelé positif : 992 mètres****Dénivelé négatif : 402 mètres**

Ce matin nous avons droit à un réveil sous le soleil, c'est vraiment agréable, adieu la sensation de froid. Pendant la montée au col nous passons devant une belle petite lagune. Nous doublons par la même occasion un autre groupe de trekkeurs, c'est le deuxième en quatre jours (et seront les derniers du trek). Il n'y a pas foule dans la cordillère Royale en dehors des troupeaux de lamas. Puis de l'autre côté du col, s'étend une grande vallée plate. Le vent y souffle bien, nous trouvons un endroit plus ou moins abrité pour notre pause déjeuner Mais Claudio n'arrive pas à faire sa sieste habituelle, il fait trop froid pour lui.

Il m'impressionne à marcher si vite dans des chemins escarpés en sandales de cuir et avec son baluchon sur le dos. J'ai souvent du mal à le suivre, il me fait marcher vite. Il est à peine une heure quand nous arrivons au campement du Rio Hanhcolcaya. Nous prolongeons donc la journée d'une heure, gagnant ainsi un peu de terrain pour demain.

Nous bivouaquons dans un petit cirque bien à l'abri du vent. Mais malheureusement du soleil aussi, à seize heures, il n'est plus de la partie. Je ne me réfugie pas de suite sous ma tente, je reste un peu à l'extérieur. Et je fais bien, un troupeau d'environ deux cents lamas descend de la montagne juste devant nous. C'est magnifique à voir, il n'y a pas deux lamas de couleur identique. Certains ont des cloches, certains galopent, d'autres nous regardent bizarrement. Ils sont conduits seulement par une Bolivienne avec son chien.



52^{ème} jour : PREMIER DETOUR**Etape : BIVOUAC – BIVOUAC****Jour de marche : 5^{ème} jour****Départ : 8h20****Arrivée : 15h40****Temps de marche : 6h10****Dénivelé positif : 627 mètres****Dénivelé négatif : 947 mètres**

L'heure du départ est avancée d'une demi-heure, car nous avons une longue journée. Notre premier point à atteindre est le col Mullu qui frôle les cinq mille mètres.. Ici règne un paysage rocailleux et neigeux.

Puis nous descendons en direction des lagunes. Nous en passons d'abord une petite, avant de longer la grande de Thiya. Nous la longeons sur une longue descente dont je n'en vois pas le bout. Claudio avance très vite, je le suis à une dizaine de mètres derrière. Il continue d'avancer sans faire la



moindre pause. En plus, j'ai plusieurs frottements au niveau des pieds et je commence à collectionner les cloques. Nous faisons finalement une pause pour le déjeuner sur une hauteur près du campement de la lagune Thiya. La vue sur la lagune et des sommets culminants à plus de cinq mille mètres qui la surplombe est magnifique.

A partir d'ici, d'après mon parcours, j'avais prévu de bifurquer vers la petite lagune de Khotia. Mais Claudio me fait prendre un autre chemin. Nous continuons dans la même direction en longeant la deuxième grande lagune tout en prenant de la hauteur. Nous arrivons sur une grande colline qui offre une petite mais belle vue sur le lac Titicaca et la vallée qui mène à La Paz. Le paysage très étendu est vraiment très beau. Après le col à cinq mille mètres, après les lagunes, et après ces grandes étendues, cette journée offre une grande variété de paysages. Je demande à Claudio pourquoi nous n'avons pas pris l'autre chemin, car là, nous faisons un sacré détour. Il me répond qu'il n'y a pas d'autre passage et que tout le monde passe par ici. Bizarre, d'après les renseignements que j'ai pu avoir et d'après ma carte, nous pouvions passer par un autre chemin plus court, mais plus périlleux.

Nous bivouaquons au bord du Rio Linco. Je place ma tente dans un trou d'une quarante centimètres de profondeurs pour éviter le vent. Avec la ferme pas très loin, je suis sûr que c'est un trou à cochons lorsque celui-ci est boueux. Mais ce n'est pas grave, de toute façon, je suis déjà super crade, ainsi que ma tente, mon duvet qui renvoie de ces odeurs...

53^{ème} jour : VERT DE RAGE**Etape : BIVOUAC – CAMP DU CONDORIRI****Jour de marche : 6^{ème} jour****Départ : 8h20****Arrivée : 15h40****Temps de marche : 6h10****Dénivelé positif : 539 mètres****Dénivelé négatif : 640 mètres**

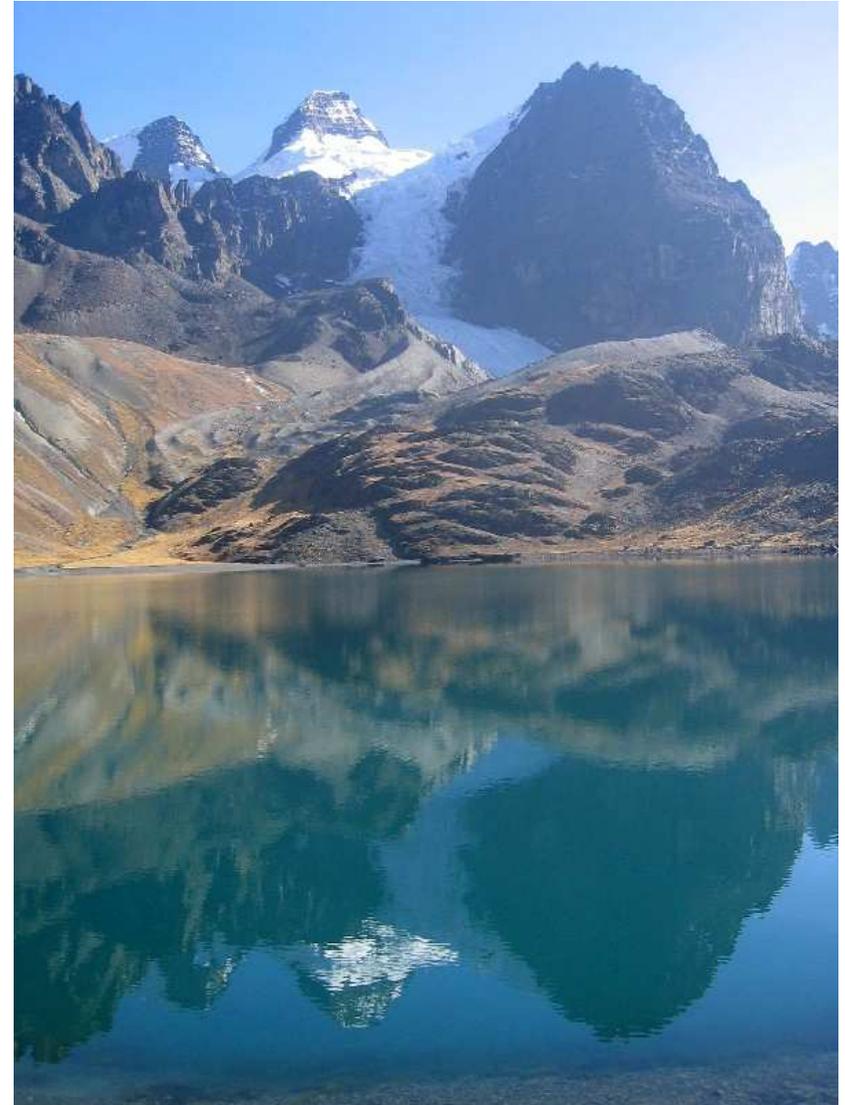
J'ai été protégé du vent dans mon trou, mais du coup, j'ai eu un peu de condensation. La température a encore bien descendu cette nuit, mes bouteilles d'eau sont à nouveau gelées. Aujourd'hui doit être la plus belle journée du trek, offrant de superbes paysages et nous avons trois cols à passer à quatre mille huit, quatre mille neuf et cinq mille cents mètres.



Nous attaquons une petite grimpette qui nous mène en haut d'une colline. Rien quand jetant un coup d'œil sur ma carte je vois bien que ce n'est pas du tout le bon chemin. Je prévient Claudio que je ne tiens pas à prendre de variante et qu'à partir de maintenant, il faut reprendre la Trans Cordillera Real. Cette déviation nous fait passer sur un grand plateau d'alpage. En changeant de vallée nous croisons plus de lamas mais des alpages dorénavant. Des doutes persistent, je suis sûr que nous ne passons pas par le bon chemin et que Claudio me fait prendre un raccourci. Pourtant nous passons bien près des lacs qu'il nous faut passer, mais nous n'arrivons jamais sur la rive indiquée sur ma carte. Nous passons bien deux cols comme prévu et quand je demande confirmation du nom du col à Claudio, c'est bien le bon. J'avoue être un peu déboussolé ! Je me dis que peut être que c'est du au fait qu'il ne suit jamais le chemin de randonnée, mais qu'il coupe toujours à travers champ, et qu'il grimpe les montées toujours en ligne droite (les serpentin, qui facilite la montée, ça il ne connaît pas). Nous continuons notre route devant un paysage qui est magnifique, et avec une arrivée offrant vue grandiose sur l'Huyana Potosi et l'arrivée dans le massif du Condoriri est à couper le souffle.

Nous plantons nos tentes au camp de base du Condoriri, juste au pied du sommet, après avoir insisté longuement pour qu'on vienne jusqu'ici. Pour la première fois du trek, nous ne bivouaquons pas seul, plusieurs alpinistes ont également planté leurs tentes ici, afin de tenter le sommet le lendemain. Pour une fois, il ne fait pas trop froid ce soir, cela me laisse le temps de profiter du paysage avant de m'engloutir sous ma tente. Au soir, je vérifie notre itinéraire du jour avec ma carte et les points G.P.S. que j'ai enregistré tout au long de la journée. Et là, je suis vert de rage ! Nous n'avons pas suivi la Trans Cordillera Real comme je le souhaitais, mais nous avons pris un chemin parallèle. Voilà pourquoi nous tombions toujours sur les bons lacs, mais sans passer par les cols prévus. Claudio m'a menti tout le long de la journée, surtout

lorsque je lui demandais la confirmation des cols. Le col Jurikhota à quatre mille soixante mètres devient un pseudo col à quatre mille six cent quatre-vingt quinze mètres. Et le col Apacheta qui devait être le plus haut du trek à un peu plus de cinq mille cent mètres devient un pseudo col à quatre mille neuf cent dix-sept mètres. Ils devaient offrir des points de vues exceptionnels. Je suis super en colère contre Claudio, mais maintenant il fait trop froid à l'extérieur pour que j'aie m'expliquer avec lui, ça attendra demain. De plus, il y en a un autre de plus énervé que moi, c'est le vent. C'est une vraie tempête qui souffle sur ma tente, j'espère qu'elle va tenir toute la nuit.

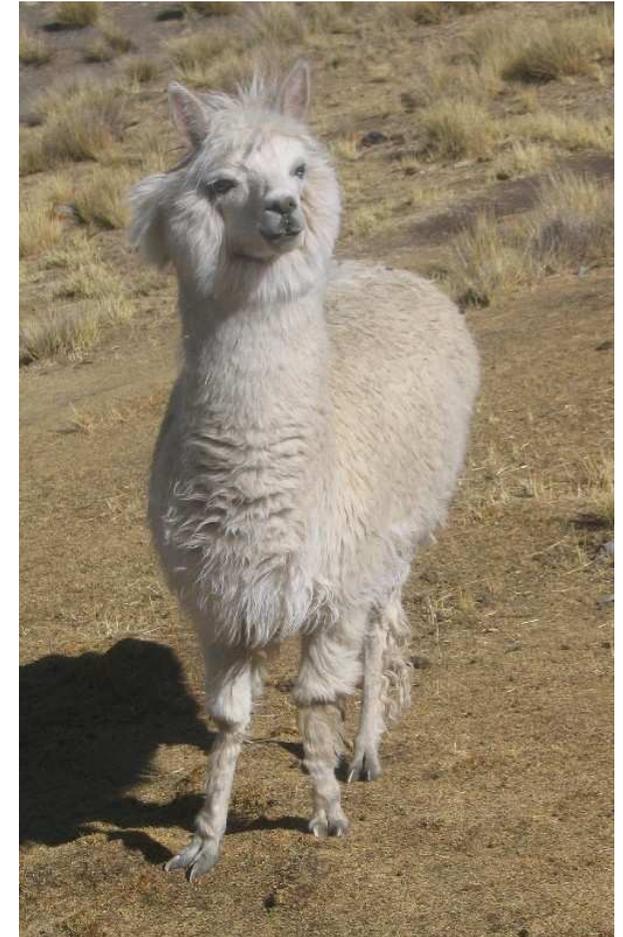


54^{ème} jour : PASSE DEVANT**Etape : CAMP DU CONDORIRI – BIVOUAC****Jour de marche : 7^{ème} jour****Départ : 9h10****Arrivée : 14h00****Temps de marche : 3h15****Dénivelé positif : 373 mètres****Dénivelé négatif : 312 mètres**

Une fois mon sac bouclé, je vais m'expliquer avec Claudio. Il commence par nier, puis quand il s'aperçoit que j'ai tracé exactement le bon parcours et la variante que l'on a pris sur ma carte, il ne sait plus quoi dire. Il pensait peut être que j'étais un touriste qu'il voulait s'offrir une balade en montagne sans rien y connaître, mais manque de bol pour lui, la montagne c'est mon élément et je sais m'orienter.

Aujourd'hui, j'ouvre la marche avec les nerfs en plaute. Je marche vite, j'ai passé la seconde vitesse. Je l'entends souffler derrière moi et pour une fois c'est moi qui creuse l'écart. Mais je ne me retourne pas, déjà qu'il avait la barrière de la langue, mais en plus, maintenant je ne lui parle plus. Je continue ma route, avec face à moi, l'Huyana Potosi (certain trouverons peut être que j'exagère la problématique, mais pour moi, la Trans Cordillera Real était ma principale raison qui m'a fait venir en Amérique du Sud. J'ai monté mon voyage tout autour de ça, et là, il vient de gâcher mon trek).

Nous marchons sur une route de quatre-quatre en direction d'un col à cinq mille mètres que nous passerons demain. Une voiture passe et s'arrête pour discuter avec Claudio. Puis il me demande si je veux qu'on passe le col en voiture. J'en ris intérieurement car j'étais sur qu'il demanderait ça. Je lui réponds d'un "no" ferme et je continue à marcher. Nous finissons par camper sur un grand plateau avec une très belle vue sur la face Ouest de l'Huyana Potosi, j'en laisse ma porte de tente ouverte pour admirer le sommet sous un beau coucher de soleil à dix-huit heures trente.



55^{ème} jour : DERNIER JOUR DE MARCHE**Etape : BIVOUAC – REFUGE HUYANA POTOSI****Jour de marche : 8^{ème} jour****Départ : 8h30****Arrivée : 11h40****Temps de marche : 2h50****Dénivelé positif : 502 mètres****Dénivelé négatif : 473 mètres**

Le fait de dormir sur un grand plateau ne nous a pas protégé du vent. J'avais l'impression que ma tente allait s'envoler et de tout le trek, ça a été la nuit la plus froide. J'ai droit à quelques flocons sur le toit de ma tente et plus bizarrement j'en ai aussi à l'intérieur au niveau de ma tête !? Ce matin Claudio s'est fait tout beau, tout propre. Lavé, rasé, vêtements propres et même des chaussettes et chaussures aux pieds, je comprend mieux pourquoi il avait un si gros sac à dos. Je culpabilise moins d'avoir pris un porteur.



Nous grimpons notre dernier col et comme chaque fois, nous ne sommes pas sur un sentier. Nous montons tout droit en pente raide dans des pâturages plein de creux et de bosses, sans faire le moindre "S". Alors que je vois au loin un sentier qui fait certes un détour, mais qui passe devant un beau glacier. Là, j'explose, je hurle après Claudio qui est loin devant moi et lui dit de stopper. Il me raconte une histoire à dormir debout ! Près du glacier (le chemin qui fait un détour devant un beau panorama) serait le chemin des porteurs et des mules (qu'il m'avouera être plus long) et celui où l'on se trouve (biscornu, raide et rempli de crottes d'animaux) serait celui des trekkeurs. Je commence vraiment à croire qu'il me prend pour un abruti Et qu'à treize ans, c'est pas guide de trekkeur qu'il devait faire, mais guide de lamas. Nous finissons par bifurquer pour reprendre le bon chemin, et heureusement, car je m'aperçois que si je n'avais pas râlé, nous aurions encore exquivé un col, un peu plus et j'aurai stagné à quatre mille neuf cent quatre-vingt dix-neuf mètres.

Cinq mille cent vingt cinq mètres enfin, j'ai passé les cinq mille. Nous somme en haut du col, et je romps la glace avec Claudio, je ne tiens pas à finir ces dernières heures de marche fâché. Je partage donc comme les autres jours ma barre de céréales avec lui. Une longue descente nous mène tout d'abord au camp de base de l'Huyana Potosi, là où j'avais commencé mon ascension la semaine dernière. Puis au refuge de l'Huyana Potosi, l'arrivée de la Trans Cordillera Real.

59^{ème} jour : A NOUVEAU SUR LE VELO**Etape : LA PAZ – PATACAMAYA****Jour de vélo : 22^{ème} jour****Départ : 9h05****Arrivée : 16h30****Temps de vélo : 6h00****Distance : 99 kilomètres****Dénivelé positif : 392 mètres****Dénivelé négatif : 617 mètres**

Voilà deux semaines que j'étais à La Paz, une ville que j'ai adoré. J'ai eu le temps de m'y reposer, me balader dans ses nombreux marchés, de faire du tourisme, ainsi qu'un petit séjour en montagne. Et j'ai également passé une journée avec des amis de Paris qui voyagent en Amérique du Sud, on s'était donné rendez-vous à La Paz !



Pour quitter La Paz, je dois remonter jusqu'à El Alto par l' "autopista". Prendre l'autoroute à la descente à cinquante kilomètres par heure, c'était sympa. Mais là, je me vois mal la remonter sur plus de quatre cents mètres de dénivelé dans la circulation Bolivienne. En plus j'ai plus de cent kilomètres à parcourir aujourd'hui. Je ne peux pas me permettre de traîner, j'opte donc pour un taxi qui m'amène jusqu'à la sortie de l' "autopista", au carrefour avec la route du Sud. Mes premiers kilomètres en vélo sont consacrés à sortir de la banlieue de La Paz. Le paysage est très contrasté, avec en premier plan, des bidonvilles et en deuxième, l'Illimani (plus haut sommet de la cordillère Royale, culminant à six mille quatre cent quatre-vingts mètres). J'ai l'impression que le paysage est fixe, il est très beau, mais monotone. Il n'y a rien à perte de vue. Je passe quelques villages et sauf exception, ils sont quasi déserts, il n'y a pratiquement personnes dans les rues. Heureusement, l'Altiplano n'est pas si plat que ça, j'ai droit à quelques grimpettes et descentes qui animent ma journée.

Puis j'arrive à Patacamaya, ville d'étape routière, qui sert de carrefour avec la route qui continue vers le Sud et celle qui part vers l'Ouest au Chili. Route que je prendrai demain. Je trouve un petit hôtel sympathique, et un restaurant où je me fais un bon festin devant une télévision géante diffusant un Rambo. Ici c'est le restaurant qui à la plus grande télévision et le film où il y a le plus d'explosions qui attirent le plus de clients (des routiers).

60^{ème} jour : VUE SUR SAJAMA**Etape : PATACAMAYA - CURUHUARA****Jour de vélo : 23^{ème} jour****Départ : 9h05****Arrivée : 17h50****Temps de vélo : 7h00****Distance : 99 kilomètres****Dénivelé positif : 731 mètres****Dénivelé négatif : 618 mètres**

Le réveil est difficile, il fait neuf degrés dans ma chambre. Je traîne dans mon lit en attendant que le soleil chauffe un peu plus. Puis je finis par m'engager sur la route du Pacifique, cette route qui part en direction du Chili, qui le traverse pour finir sur la côte devant l'océan. Cette route est le seul point d'accès à la mer pour la Bolivie. A peine ai-je démarré les premiers coups de pédales que je peux voir au loin le volcan Sajama culminant à six mille cinq cent quarante-deux mètres. C'est un cône immense qui sort de l'horizon. En dehors du sommet, le paysage est à l'identique d'hier, j'ai l'impression de faire du sur place. J'avance au ralenti, dès le début de journée je fatigue, je sens que la journée va être longue. J'ai perdu l'habitude de rouler sur du plat, après les montagnes Péruviennes, je trouve ça ennuyeux. Vers midi, le décor change radicalement, plus aride, d'un rouge vif, avec de petites falaises de terre comme un petit canyon... Et avec toujours une vue magnifique sur le Sajama. Tout cela me redonne de l'élan. Il était temps, car j'ai fait peu de kilomètres jusqu'à maintenant sur la centaine à faire. Mais je sais d'avance que cela ne va pas empêcher mon arrivée tardive, je regrette ma petite grasse matinée de ce matin. La route est longue, très longue, elle ne m'a jamais paru l'être autant.



J'arrive finalement à Curuhuara, enfin au carrefour, le village se trouve à cinq kilomètres à côté de la route principale. Un restaurant routier se trouve là, je me renseigne si il est possible d'y passer la nuit afin de m'éviter dix kilomètres. Hélas non, et l'on me répond qu'il n'y a rien au village pour dormir, contrairement à ce qui est écrit dans mon guide. La poisse, que faire ? C'est là qu'une jeune Bolivienne qui a entendu la conversation vient me voir, et m'invite à la suivre. Elle me conduira jusqu'à une petite auberge dans le village.

61^{ème} jour : TORNADE**Etape : CURUHUARA - LAGUNAS****Jour de vélo : 24^{ème} jour****Départ : 8h10****Arrivée : 18h20****Temps de vélo : 7h30****Distance : 83 kilomètres****Dénivelé positif : 855 mètres****Dénivelé négatif : 621 mètres**

Il fait super froid sur mon vélo, j'avance en essayant de me réchauffer le visage, mes mains et mes pieds qui sont frigorifiés. Quand d'un coup le remède arrive par miracle, deux chiens qui déboulent. Petite accélération en zigzag sur toute la largeur de la route afin de les pousser dans le fossé, assortie de quelques coups de pieds dans la truffe lorsqu'ils se rapprochent de trop. Je gère maintenant, à force de me faire courser, c'est la tactique la plus efficace que j'ai trouvée. Maintenant que je suis chaud, je vais pouvoir avancer un peu plus vite. Un peu plus loin je m'arrête pour observer des alpagas faisant du patin à glace. En réalité, ils essayent de traverser une rivière gelée. Puis l'Altiplano recommence à disjoncter, je me tape une grosse grimpette de trois cents mètres de dénivelé. Des rafales de vent commencent à venir. Le vent va comme ça, souffler de plus en plus fort. L'ayant de côté, cela me fait rouler en zigzagant, étant parfois obligé de m'arrêter car je n'arrive plus à garder l'équilibre sur mon vélo. Je croiserai même à un moment la trajectoire d'une mini tornade, ça décoiffe ! La route changeant de direction, je me retrouve avec le vent de face. A partir de ce moment, s'en est fini, je n'arrive plus à avancer, je roule au ralenti et par moment, je suis même cloué sur place.



L'après midi, c'est encore pire, vers quinze heures, je suis obligé de mettre pied à terre et de pousser le vélo. Au bout d'une heure de poussette, j'arrive à un village. Je me dis que peut être je pourrai y loger, de toute façon, je n'arriverai jamais au village de Sajama (dans le parc de Sajama) ce soir, mais il n'y a rien. Un motard arrive, s'arrête et me dit qu'il y a deux autres cyclistes à une heure devant moi et qu'ils comptent passer la nuit à Lagunas (petit bourg à l'entrée du parc de Sajama ou l'on peut loger et se ravitailler). Cela me motive pour continuer, mais Lagunas est encore à quinze ou vingt kilomètres devant moi, et je fais du cinq kilomètres par heure ! J'essai le stop quand un rare camion ou bus passe, mais sans succès. Je pousse encore et toujours mon vélo en pleine côte cette fois jusqu'à dix-sept heures. Là, le vent se calme, j'en profite pour remonter sur le vélo et rattraper le temps perdu. Je roule de plus en plus vite à mesure que le vent baisse, à dix-huit heures le soleil se cache derrière une montagne, la température chute, la nuit arrive. Je vois un village au loin avec un lac juste à côté, je croise les doigts pour que ce soit Lagunas.

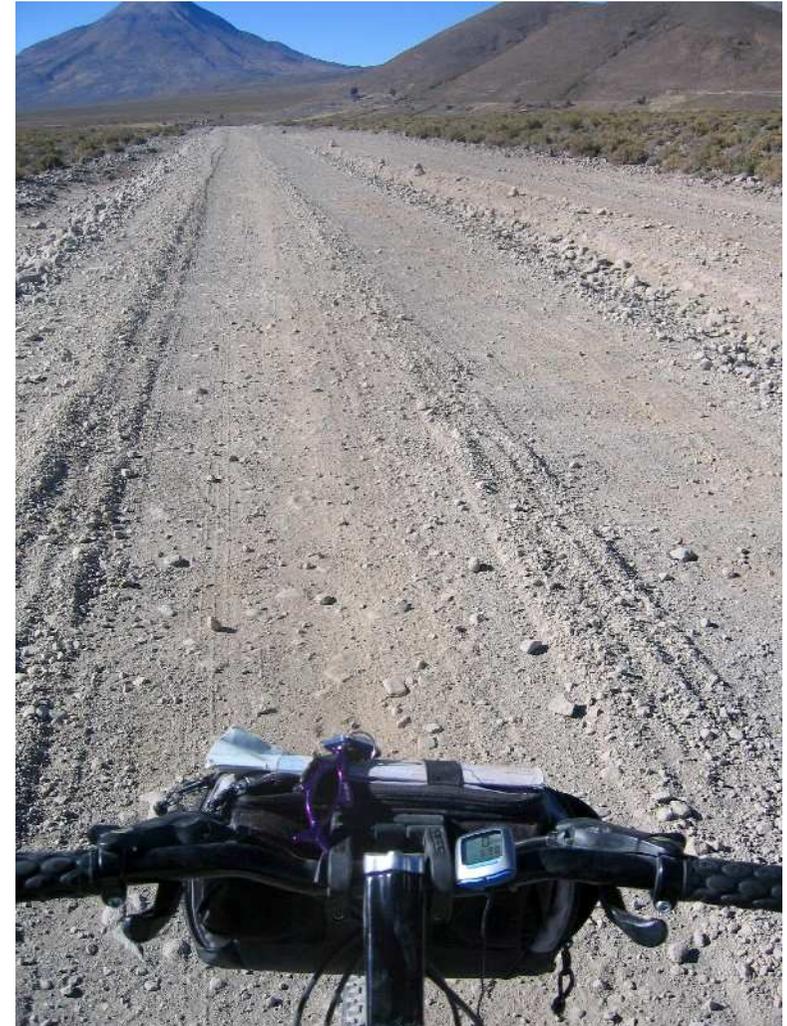
Sauvé, je tombe sur l'auberge et le motard de tout à l'heure, mais pas de trace de cyclistes. Il me dit qu'ils sont partis pour le Chili aujourd'hui. Alors soit cet après midi, j'ai mal compris ce qu'il m'avait dit et c'était l'auberge qui était à une heure devant moi. Soit il m'a baratiné pour que je vienne jusqu'à son auberge ! Enfin dans les deux cas, je suis content d'être ici, cela m'a permis de me motiver à continuer et de me faire connaître ce petit village qui ne figurent même pas sur ma carte. De plus il se trouve juste à l'entrée du parc de Sajama, que je pourrai donc découvrir demain.

63^{ème} jour : PISTE DE SABLE**Etape : LAGUNAS – LA RIVIERA****Jour de vélo : 25^{ème} jour****Départ : 8h30****Arrivée : 18h00****Temps de vélo : 5h00****Distance : 54 kilomètres****Dénivelé positif : 290 mètres****Dénivelé négatif : 583 mètres**

Avant de partir, je fais le plein d'eau, six litres, et de vivre, pâtes, cubes de cuisson au poulet, barres de céréales, biscuits, confiture, beurre et huit petits pains ronds Boliviens. Mon vélo n'a jamais été aussi lourd, il doit faire dans les cinquante kilogrammes. C'est que je vais m'engager dans la partie la plus désertique et isolée de mon périple.

Au bout de quelques kilomètres, je quitte la route principale pour m'engager sur une piste. Je n'aurai plus de bitume avant d'arriver à Uyuni à trois cent cinquante kilomètres de là. Et le prochain village où je pourrai me ravitailler, Sabaya, est à cent cinquante kilomètres, je n'y serai pas avant deux ou trois jours vu l'état de la piste. J'ai droit soit à un chemin de pierres, soit à un chemin de sable. Mais je trouve que j'ai une vitesse correcte, à condition que le vent ne vienne pas m'emmerder. Le plus délicat est de trouver son chemin, car plus j'avance, plus y a de pistes qui partent dans tout les sens. Ca devient un vrai labyrinthe. Et n'ayant pas une carte assez précise de la région, elle ne m'est d'aucune utilité, et du coup, mon G.P.S. également. Je me dirige donc à la boussole et surtout à mon sens de l'orientation pour choisir la direction à suivre. Le vélo vibre de partout sur ce terrain, et je finis par en perdre le sac que j'avais attaché au dessus de mes bagages et qui contenait les huit petits pains acheté ce matin. Je rebrousse chemin à pied sur un kilomètre, mais je ne les retrouve pas. J'ai certes suffisamment de nourriture dans mes sacoches, mais ils m'auraient été bien utiles quand même, c'est de la ration en moins !

Dans l'après midi, je m'ensable de plus en plus, je dois régulièrement pousser le vélo. Quand je suis rattrapé par une voiture. Je lui fais signe de s'arrêter et je lui demande la confirmation du chemin. Ouf, je suis la bonne route. En même temps, je réalise que c'est un grand pick-up qui va dans la même direction que moi, et à ce moment là je me remémore un récit que j'avais lu. Deux cyclistes qui étaient passés par cette route et qui avaient galéré quatre jours durant dans le sable et le vent sans croiser personne. Je saute donc sur l'occasion et lui demande donc s'il peut m'avancer un bout de chemin. Même si tout va bien aujourd'hui dans cette zone désertique, on ne sait pas de quoi sera fait



demain, c'est toujours ça de gagné. Une fois dans le quatre-quatre, je retrouve sur les sièges arrière, , comme par miracle, ce que j'avais perdu dans cette immensité, je vous le donne en mille, mes huit petits pains ! Je poursuis la route, bringuebalé dans ce véhicule durant deux heures trente, soit sur soixante-dix kilomètres. Je récupère mon vélo sous une tonne de poussière, mais heureusement malgré les nombreux chocs, il n'a pas souffert. Il me dépose vers dix-sept heures, au milieu de nul part, sur une piste toujours aussi sableuse. Je continue de rouler pendant une petite heure et avant de tomber sur la place du village de La Riviera. Par chance, des locaux me trouvent un local où dormir. Et là, je me rends compte que j'ai oublié mes huit petits pains dans le quatre-quatre, quelle histoire !



64^{ème} jour : SUR LA TRACE DU SEL**Etape : LA RIVIERA – SALAR DE COIPASA****Jour de vélo : 26^{ème} jour****Départ : 8h25****Arrivée : 17h15****Temps de vélo : 6h45****Distance : 61 kilomètres****Dénivelé positif : 116 mètres****Dénivelé négatif : 299 mètres**

Il me faut encore parcourir trente-cinq kilomètres de chemin chaotique avant de rejoindre Sabaya. Le village est plus petit que ce que je pensais et tout est fermé, personne dans la rue... Comment vais-je faire pour me ravitailler ?! Lorsque d'un coup j'aperçois une pancarte indiquant "Bienvenidos 1^{ra} festival y exposicion de ganado camelido de Sabaya". Tout le monde est regroupé à côté du village pour une foire aux lamas. Il y a plusieurs stands, dont un de nourriture typique de la région. J'en profite pour me faire un petit festin copieux et me ravitailler. Comme partout où je passe, on me demande d'où je viens, où je vais... Ils examinent ma carte... Puis ils m'indiquent une montagne au loin, c'est celle que je ne devrai pas quitter des yeux lorsque je serai dans le salar. Ils me disent que si je roule toujours en direction de ce sommet, je ne me perdrai pas dans le désert de sel et que je trouverai facilement le village qui se trouve de l'autre côté.

Je quitte le village par une route sableuse pendant un long moment, je finis par avoir l'impression que cette route contourne le salar plutôt que de le rejoindre. Je la quitte donc, en prenant cap vers le Sud-Est en direction de la montagne que l'on m'a indiqué. Je traverse d'abord des pâturages de lamas très chaotiques avant de voir les premières traces de sel, je le goûte, c'est bon c'en est bien. Je ne suis pas encore vraiment dans le salar, mais dans une sorte de marécage, dans un mélange de boue et de sel. Le terrain est mou, et je m'embourbe régulièrement jusqu'à l'axe central de ma roue. Je passe des petits cours d'eau. Le terrain est de moins en moins praticable, je suis obligé de pousser. Puis je me retrouve sur un terrain herbeux rempli de bosses, le vélo vibre de partout. Je lutte pendant des heures, je finis par me retrouver bloqué par un cours d'eau infranchissable avec mon vélo. Je rebrousse chemin jusqu'aux traces de roues que j'ai croisé il y a peu de temps. Je les suis plein Est, je traverse à gué une rivière, et continue à suivre les traces. Mais cette direction ne me plaît pas trop. Je la quitte pour prendre plein Sud, toujours sur un chemin rempli de bosses. Je finis par croire que je ne trouverai jamais ce salar. Un désert immense de deux mille deux cents mètres carrés et je ne suis pas fichu de le trouver ! Quand un peu avant dix-sept heures, juste quand je commençais à perdre espoir, j'aperçois du blanc dans l'horizon, est ce le salar ?

Enfin je roule sur le salar de Coipasa, le terrain est encore un peu mou, mais j'y suis ! Une étendue immense de sel, du blanc à perte de vue, c'est impressionnant. Et à ce stade, on ne parle plus dépaysement, mais je dirais plutôt que je suis dans un autre monde. Je stoppe rapidement pour monter ma tente car le vent souffle de plus en plus fort, et pour dire vrai, je lutte un peu pour installer mon bivouac seul sous le vent violent.



65^{ème} jour : LE DESERT BLANC**Etape : SALAR DE COIPASA - LUCA****Jour de vélo : 27^{ème} jour****Départ : 8h40****Arrivée : 16h50****Temps de vélo : 6h45****Distance : 71 kilomètres****Dénivelé positif : 163 mètres****Dénivelé négatif : 166 mètres**

Je me réveille dans le froid par moins sept degrés et avec une pellicule de sel partout dans ma tente. Le vent a stoppé, je peux replier mes affaires facilement. Je continue à rouler sur le tapis de sel où je m'enfonce de quelques centimètres. Puis enfin, la belle piste que j'attendais... Je fuse sur cette immensité blanche.

Mais cela dure à peine cinq minutes, je suis vite confronté à de grandes nappes d'eau qui sont de plus en plus nombreuses. Jusqu'à ce que j'arrive nez à nez avec une gigantesque surface d'eau qui recouvre tout le salar. Le ciel bleu se reflète sur cette eau confondant ainsi terre et ciel. Je me retrouve du coup simplement avec un nuage bleu devant moi, sans horizon. Le spectacle est vraiment éblouissant, je suis dans un paysage unique, un monde que je n'aurais jamais cru exister en dehors d'un dessin animé, c'est comme si quelqu'un avait effacé le décor. Je n'ai aucune idée de la taille de cette flaque géante, et la contourner me ferai faire un trop grand détour... Je décide donc d'essayer de la franchir, la couche d'eau n'étant pas très profonde. Mais l'eau monte de plus en plus et je me retrouve rapidement avec le pied mouillé à chaque fois que ma pédale est en position basse. N'ayant ni tongues ni baskets de rechange, ça m'embête un peu d'avoir les pieds trempés. Surtout que l'eau n'est vraiment pas chaude, et que j'ai rapidement les pieds congelés... Je change donc de cap, pour me diriger en direction du bord le plus proche de moi, vers l'Ouest, qui n'est pas si proche que ça... De là, je longe cette étendue d'eau toujours sur un salar très humide. A force de rouler dans ce mélange d'eau et de sel, je me retrouve avec une grosse couche de sel collée, voir soudée sur mes jambes, mes pieds, et sur toute la partie basse de mon vélo.



Enfin j'arrive sur une partie plus sèche du salar, mais c'est un vrai terrain de bosses, avec par moment des parties plus lisses. Je roule pendant des kilomètres et des kilomètres interminables sans jamais avoir le moindre aperçu du bout du salar. Pourtant je vois les montagnes qui marquent la fin, mais j'ai l'impression qu'elles s'éloignent au fur et à mesure que j'avance. Puis je finis par commencer à m'en rapprocher, mais je vois comme un reflet lumineux au loin, et le terrain commence à redevenir mou... De l'eau ! J'en suis sûr, je préfère contourner de suite avant de me retrouver dans un salar de boue. Je prends plein Est. Après des heures de coups de pédale dans un paysage fixe, je croise différentes traces de motos, de vélos, de pieds et d'animaux sur un axe Nord-Sud. Elles doivent bien mener quelque part, et si il y a des traces de pas, c'est qu'il y a un village à proximité. Je les suis donc en direction du Sud, jusqu'à la sortie du salar de Coipasa où tout de suite après je tombe sur un sentier. Et au loin j'aperçois un village, je suis sauvé !

Le village est désert, seul quelques enfants fuient en me voyant. Je tombe sur une ferme, où les habitants à peine étonnés de me voir arriver lessivé, acceptent de m'héberger et de me ravitailler dans leur minuscule épicerie. La journée se termine bien après en avoir vu de toutes les couleurs dans ce désert blanc !



66^{ème} jour : DEVANT UN OCEAN BLANC**Etape : LUCA - JIRIRA****Jour de vélo : 28^{ème} jour****Départ : 8h10****Arrivée : 16h35****Temps de vélo : 6h35****Distance : 76 kilomètres****Dénivelé positif : 617 mètres****Dénivelé négatif : 592 mètres**

A mon départ, on me dit que pour rejoindre le prochain village Garcí Mendoza, c'est "directo" en me montrant la direction du Sud. Mais je me méfie des "directo" des Boliviens, je me suis déjà fait avoir. Et ça ne manque pas, à peine quelques kilomètres après avoir quitté la ferme, je me retrouve sur un carrefour avec, la piste principale partant vers l'Est (contournant une barre rocheuse) et une piste secondaire continuant vers le Sud. Que faire ? Est-ce "directo" vers le Sud ou "directo" en suivant la piste principale ? J'opte en premier pour l'Est, puis j'hésite et rebrousse chemin. Finalement je repars vers l'Est en suivant mon instinct. J'ai toujours eu un bon sixième sens pour l'orientation, je lui fais confiance. Je roule sur des kilomètres sans croiser âme qui vive. Pas une voiture, pas un camion, pas un bolivien sur son vélo pour me confirmer la route. En plus le vent se lève et souffle en grosses rafales. Enfin je passe un village, mais il est désertique, il n'y a pas un seul Bolivien ! Je fais le tour de quelques maisons, mais elles sont toutes cadennassées. Je croise juste un chien endormi et un coq. Je me contrains donc à suivre ma route, quand à la sortie du village, je croise deux paysans avec leurs ânes. Mon sixième sens avait vu juste, il me reste un col à passer et j'arriverai à Mendoza. Mais quel col ! Seulement cent cinquante mètres de dénivelé pour arriver à quatre mille mètres d'altitude, mais dans une pente raide, sur un sentier de caillasses, et avec un vent de folie qui me frappe de côté. Je n'y arrive pas, je pousse le vélo, et même comme ça, je peine. Pas la peine de forcer, je n'ai plus de force, j'en profite donc pour stopper là et prendre ma pause déjeuner.

Une fois en haut du col, je vois Mendoza en contre bas, mais surtout, je vois le salar de Uyuni, il est immensément grand, un désert de sel de douze mille mètres carrés, cinq fois plus grand que le salar de Coipasa, j'ai l'impression d'être face à un océan... Je traverse le village, où un jeune Bolivien m'arrête, sort un cahier de son cartable et me demande de lui signer un autographe au nom de Vladimir (prononcé Bladimir, faut comprendre sur le coup), je crois que je suis plus surpris par sa demande que lui de me voir débarquer. Puis je longe le salar, toujours avec du vent, passe une colline, et j'arrive à destination, le village de Jirira qui sera pour moi demain matin, la porte d'entrée du salar de Uyuni.



Le salar Uyuni, issu de l'assèchement d'un lac salé il y a plus trente mille ans. Il est aujourd'hui, la plus grande réserve de sel au monde. Véritable merveille naturelle, à commencer par sa taille exceptionnelle de douze mille mètres carrés, sa surface étincelante, aux allures de banquise et son décor en trompe-l'œil, surréaliste.

67^{ème} jour : L'INSOLITE UYUNI**Etape : JIRIRA – ISLA INCAHUASI****Jour de vélo : 29^{ème} jour****Départ : 8h55****Arrivée : 14h45****Temps de vélo : 4h20****Distance : 45 kilomètres****Dénivelé positif : 63 mètres****Dénivelé négatif : 85 mètres**

Il y a eu une véritable tempête cette nuit, heureusement que j'étais dans un hôtel, mais qui a subi quelques dégâts. Avant d'attaquer le salar de Uyuni, je fais le plein de bouffe et d'eau. Ce désert peut être très dangereux, et si je ne veux pas que mon voyage se termine ici, il ne faut pas oublier les réserves d'eau.

Après m'avoir indiqué le sommet à suivre pour rejoindre l'Isla Incahuasi, une île en plein milieu du salar, je me lance pour quarante cinq kilomètres de sel. Mais en plus, lors de la préparation de mon voyage, j'avais enregistré dans mon G.P.S., les coordonnées de Jiria (village d'entrée), de l'Isla Incahuasi et de Calchani (village de sortie). Avec ça, je ne devrais pas me perdre ! Je donne mes premiers coups de pédale, sur ce lieu, tant attendu, le plus insolite de mon voyage. C'est un paysage unique qu'on ne peut comparer. Ce n'est pas l'autoroute que je m'attendais, une belle piste blanche toute lisse sur laquelle j'aurais pu rouler à vive allure, mais le salar est plutôt chaotique et mes fesses ont hâte de retrouver une route bitumée. Le salar est démesurément gigantesque, Je roule tout en ne voyant que du blanc, du blanc, du blanc... Désespérément blanc ! Face à moi, l'île, qui donne l'impression d'être assez proche, mais mon G.P.S. indique encore vingt kilomètres. La notion de distance est difficile à saisir ici.

Lorsque je m'arrête pour manger, un vent d'ouest arrive, toujours ce même vent glacial venant du Chili. Ce qui ne m'empêche pas de prendre toute une série de photos de moi au milieu du salar de Uyuni, dans des positions des plus farfelues. Je fais les dix derniers kilomètres avec des rafales qui m'arrivent sur le côté... Arrivé sur l'île, je me retrouve entouré de nombreux touristes dont des Français, qui viennent me féliciter, tous très étonnés de voir débarquer un vélo venant de nul part. J'ai l'impression d'être un vainqueur d'étape du Tour de France, quel triomphe ! J'en suis très étonné... Cela dit, c'est vrai que j'arrive sur une île en plein désert glacial où souffle une vraie tempête. Ce soir je passe la soirée dans le refuge de l'île avec les deux gardiens.



68^{ème} jour : TOUJOURS DANS LE BLANC**Etape : ISLA INCAHUASI - UYUNI****Jour de vélo : 30^{ème} jour****Départ : 8h05****Arrivée : 16h20****Temps de vélo : 6h25****Distance : 99 kilomètres****Dénivelé positif : 114 mètres****Dénivelé négatif : 113 mètres**

Il fait très froid ce matin, je prends un thé bien chaud au petit restaurant de l'île avant de monter sur le vélo. J'active mon G.P.S., direction l'hôtel de sel, peut être que j'y passerai la nuit. Mais dans cette direction, il est difficile de se perdre, il y a tellement de quatre-quatre qui passent par là, qu'une route s'est tracée dans le salar. Il me suffit de suivre la piste. Je continue à rouler pendant des dizaines de kilomètres dans un décor qui ne change pas, du blanc à perte de vue, avec de temps en temps, un quatre-quatre qui me klaxonne pour me saluer.

J'arrive à l'hôtel, entièrement réalisé en sel, des murs aux meubles. Cela pourrait être sympa d'y passer la nuit, mais il est à peine quatorze heures et j'ai hâte d'arriver à Uyuni. Je continue donc, jusqu'à Calchani, le village de sortie. Encore vingt kilomètres, et j'arriverai à la fin de mon étape. Moi qui pensais qu'une fois Calchani passé, j'aurai eu une route bitumée, j'ai eu tout faux. C'est une piste horrible, la pire depuis Sajama, je fais des bons énormes et j'ai les fesses en compote. Elle est dans un tel état que je suis obligé de rouler sur le bas côté où sur des pistes de sables parallèles. Puis Uyuni, la ville farwest, étape tant attendue, qui annonce le commencement de la fin de mon aventure.



Uyuni, ville la plus froide de Bolivie, située dans une zone désertique, elle donne l'aspect d'un vieux farwest. Surnommée "La Hija Predilecta de Bolivia" (la fille préférée de la Bolivie) pour avoir accueillie les troupes Boliviennes au retour de la guerre perdue du Pacifique. Elle renferme également un vieux cimetière de trains.

Durant ma journée de repos à Uyuni, j'en profite pour faire une recherche sur internet sur l'état de la route en Uyuni et Potosi (sur des sites de cyclotouristes déjà passés par ici). Il en sort ce que je pensais, une piste de quatre-quatre dans un très mauvais état, où il faut compter quatre jours pour faire deux cents kilomètres. Après cette semaine dans les pistes, j'ai trop envi de bitume, j'opte donc pour faire ce trajet en bus.

74^{ème} jour : JOUR DES RECORDS**Etape : POTOSI - YOTALA****Jour de vélo : 31^{ème} jour****Départ : 8h00****Arrivée : 19h00****Temps de vélo : 9h20****Distance : 144 kilomètres****Dénivelé positif : 1 386 mètres****Dénivelé négatif : 2 814 mètres**

Potosi, "Je suis la riche Potosi, Trésor du monde, Objet de convoitise des rois", voilà ce que l'on disait de cette ville au XVIII^e siècle, lorsqu'elle était la ville la plus riche d'Amérique du Sud. Tout cela grâce à ses mines d'argent creusées dans le Cerro Rico qui étaient les plus productives du monde. Tristement pauvre aujourd'hui, Potosi en a gardé de belles maisons coloniales et de nombreuses églises (plus de quatre-vingt à l'époque).

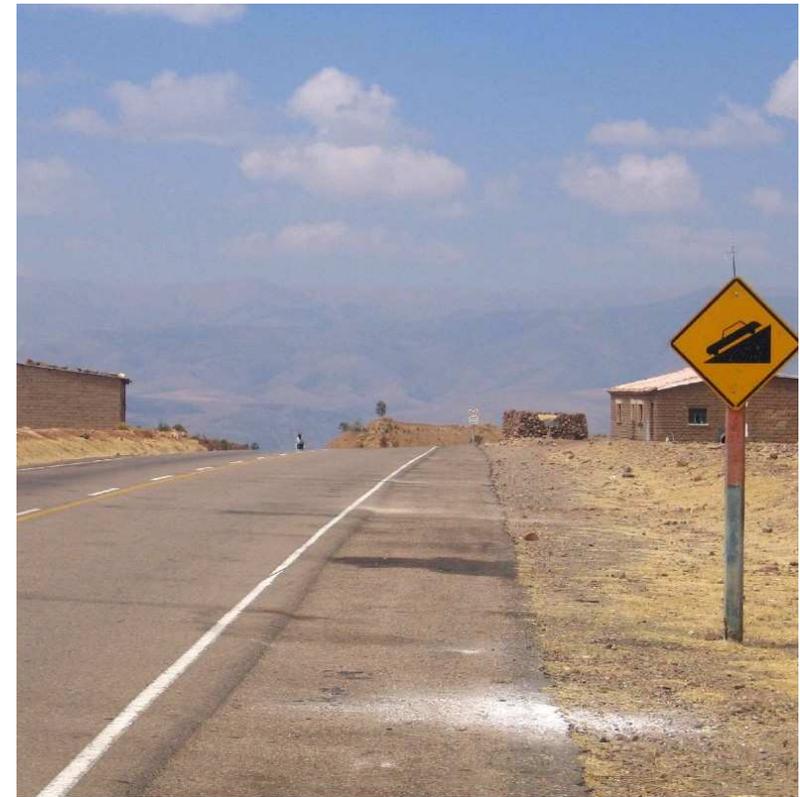


Comme souvent dans les Andes, Potosi est une ville se trouvant dans une cuvette, je commence donc par une grimpe. Je me lance pour mes derniers cent soixante kilomètres pour rejoindre Sucre, qui se trouve à deux mille huit cent mètres. Pour finir en beauté avec une belle et grande étape, j'ai envie de faire les cent soixante kilomètres en une journée. Avec l'avantage que la route va en descente pour rejoindre la capitale. J'effectue les trente premiers kilomètres en une heure, je suis bien parti ! Je pédale à fond, je déborde d'énergie. Mais quelques obstacles viennent corser la route. De Potosi à Sucre, même si je passe de quatre mille mètres à deux mille huit cents mètres, la route ne fait pas que descendre. Je me retrouve avec de belles, et même de très belles montées. Mais bon, tout ce que je monterai aujourd'hui, je l'aurai en descente en fin de journée.

Le plus dur arrive un peu plus tard, lorsque je me trouve sur un plateau à un peu plus de trois mille mètres, j'ai droit à un vent de face, encore ! Alors que des nuages gris m'arrivent dans le dos pour recouvrir entièrement le ciel. Il ne manquerait plus qu'il pleuve. Puis c'est le pied ! Ce que j'attendais avec impatience, une méga descente pour m'emmener en fond de vallée. Une route de montagne en "S", limitée normalement à quarante kilomètres par heure. Mais je fuse dessus à soixante kilomètres par heure... Avec de gros coups de frein dans les virages en épingle. Heureusement que j'ai mis des freins neufs avant d'attaquer cette étape. Arrivé en bas, la poisse ce n'est pas encore la vallée de Sucre, je dois regrimper sur la montagne.

A midi et demi, la mi-journée, je prends ma pause déjeuner, j'en suis déjà à soixante-quinze kilomètres, quasiment la moitié de mon étape. Je suis en bonne voie pour arriver à Sucre ce soir. Je reprends la route avec toujours autant de vent, il use toute mon énergie. Je finis par arriver devant une nouvelle côte, pas très raide, mais longue, longue... Il est quinze heures, je n'ai plus une goutte de force et une douleur au genou se fait ressentir. Je me mets à pousser mon vélo à la vitesse de cinq kilomètres par heure. Plus le temps passe, plus je suis sûr que je ne rejoindrai pas Sucre ce soir. Je ne croise aucun hôtel sur la route pour stopper mon étape, ni de bon coin où poser ma tente et les villages sont trop rares et trop petits pour demander l'hospitalité. Il y a bien de grandes villas par moment, mais elles doivent être les résidences secondaires des Boliviens fortunés de la capitale, et sont toutes fermées.

Après trois heures de poussade, j'arrive en haut de la côte. Il est dix-huit heures, et la nuit tombe. Je m'apprête pour la première fois de mon aventure à rouler de nuit, et sans phare. Je persiste à rouler, aveuglé par les phares des camions lorsque j'en croise, en me disant qu'il doit bien avoir un relais routier avant la capitale, c'est obligé ! Enfin, je le trouve, situé au bord d'un village de Yotala. Contrairement à ceux que j'ai pu fréquenter jusqu'à présent, l'accueil n'y est pas très sympathique. J'ai du mal à me faire comprendre, et personne ne cherche à m'écouter, loin de là. Puis un jeune Bolivien, me dit qu'il y a un hôtel dans le village et qu'il va m'y conduire. C'est une grande villa, avec de nombreuses chambres, des appartements, une salle de réception, une piscine... Après plus de neuf heures de vélo, ma plus grosse journée aussi bien en terme de kilomètres, de dénivelé et d'heures passées sur le vélo, je m'écroule dans mon lit. Je ne suis plus qu'à quinze kilomètres de la porte d'entrée de Sucre. Je ferai mon entrée dans la ville blanche, demain matin.



75^{ème} jour : FIN D'UNE AVENTURE**Etape : YOTALA - SUCRE****Jour de vélo : 32^{ème} jour****Départ : 8h35****Arrivée : 10h45****Temps de vélo : 1h50****Distance : 19 kilomètres****Dénivelé positif : 330 mètres****Dénivelé négatif : 90 mètres**

Au matin, sous le soleil, je découvre Yotala, havre de paix, surtout la villa où j'ai passé la nuit, verdoyante, fleurie, calme... Et ce n'est pas la seule, il y a en partout, piscine, terrain de sport, sauna, golf... J'approche de la grande ville... Je pars doucement, je n'ai seulement qu'une quinzaine de kilomètres à parcourir avant la fin de mon aventure. Finalement je ne regrette pas de ne pas être arrivé hier soir. Je retrouve une vallée verdoyante, calme où j'entends les oiseaux chanter et où il fait bon. Finies les zones désertiques, inhospitalières, me voilà revenu à une altitude correcte pour vivre, sous la barre des trois mille mètres. Je tiens à en profiter une dernière fois.

D'un coup, toute mon aventure défile dans ma tête. Mon départ de Lima avec la mythique Panaméricaine, la traversée du désert de Nasca, mon premier col à quatre mille mètres, la traversée de la vallée sacrée, le froid de l'Altiplano, les pistes de sables, les salars et j'en passe. Ainsi que toutes les rencontres que j'ai pu faire avec les Péruviens, les Boliviens et les routards... Les lieux mythiques que j'ai pu visiter, les lignes de Nasca, les cités du Choquéquirao et du Machu Picchu, les îles Uros, la cité de Tiwanacu... Et bien sûr, les exploits, mes exploits... résultats des défis que je m'étais fixés. Traverser seul une portion de la grande cordillère des Andes à vélo sur sa partie Péruvienne et Bolivienne... Marcher sur les traces des derniers Incas, dans la cordillère Vilcabamba qui a été leur ultime refuge... Atteindre la barre des six mille mètres d'altitude avec l'ascension de Huyana Potosi... Traverser la désertique et magnifique Cordillère Royale... La nostalgie s'installe, maintenant tout cela fait partie du passé, tout en me laissant des souvenirs magnifiques qui ne pourront disparaître. Pendant ces soixante-quinze jours, j'en ai pris plein les yeux avec des paysages sublimes, les oreilles avec le silence et les animaux, le nez avec des senteurs inhabituelles (pas toujours bonnes), le goût avec la gastronomie locale et j'ai ressenti des sensations indescriptibles...

Puis m'y voilà, après deux mille quatre cents kilomètres, un grand panneau, comme pour m'accueillir, indique, "Sucre, capital constitutionnelle de Bolivie".

Sucre, capitale de la Bolivie, surnommée la ville blanche des Amériques, ses habitants disent d'elle qu'elle est la plus belle du pays. Ville aux maisons coloniales magnifiques toutes peintes en blanc, au cœur des montagnes à une altitude correcte, profitant d'un bon climat, Sucre a tout pour séduire. Calme et reposante, disposant de belles églises, de beaux musées et avec sa situation, elle permet aussi de faire de belles randonnées dans les montagnes environnantes.

